

***Daratt (Saison sèche)*, Mahamat-Saleh Haroun, 91 minutes, couleurs, France-Belgique-Tchad-Autriche, 2006.
Sortie France : 27 décembre 2006**

Un film africain universel...

En attendant la parution du document pédagogique d'accompagnement, on pourra trouver des renseignements concernant ce film, sur, entre autres :

<http://site-image.eu/>

http://www.zerodeconduite.net/daratt/dossier_pedagogique.htm



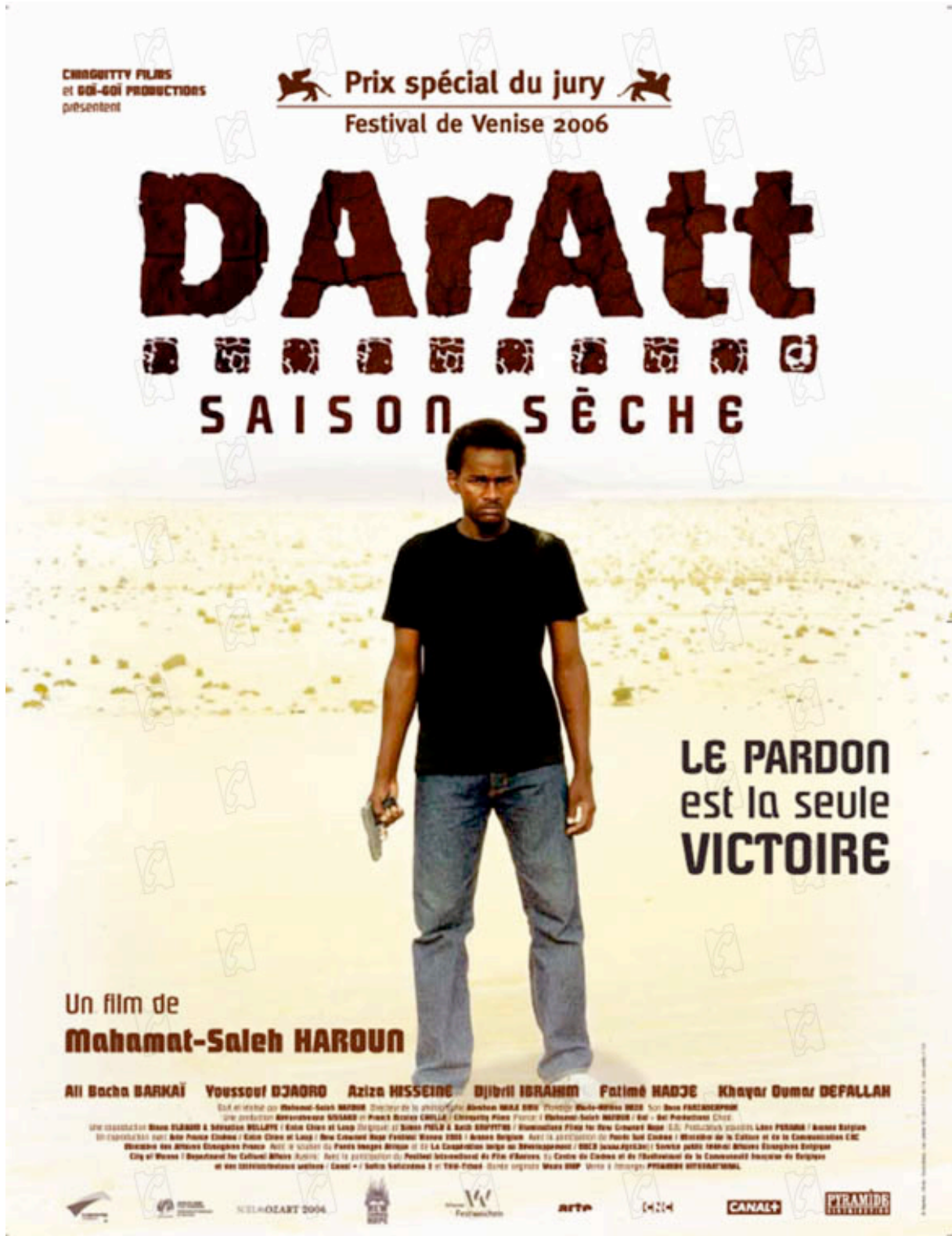
Quelques repères : Mahamat-Saleh Haroun (MSH) naît à Abéché au Tchad en 1961, un an après l'indépendance de son pays. Fils de diplomate, il est élevé dans la double culture française (il fréquente l'école française, l'Institut culturel français à N'Djamena...) et arabe (...mais aussi une école coranique à Abéché) et il suit sa famille jusqu'à Pékin au début des années 80. Il est très tôt passionné de littérature et de cinéma. Après la découverte de nombreux films, ce sont,

surtout, *Les Quatre cents coups* et *Rome ville ouverte* qui le fascinent et déterminent sa vocation à devenir cinéaste. En France, il s'inscrit au Conservatoire Libre du Cinéma Français, puis fait des études de journalisme, avant de travailler pendant plusieurs années dans de grands quotidiens régionaux. A partir de 1994, il réalise des courts-métrages, puis, en 1998, son premier long métrage, *Bye bye Africa*, primé dans de nombreux festivals mais qui ne sortira en France qu'en 2003 après le succès **d'*Abouna (2002) qui fait partie du catalogue Collège au cinéma et que certains élèves pourront donc avoir vu*** (certains thèmes d'*Abouna* sont également présents dans *Daratt*, en particulier la recherche du père). Ce succès lance véritablement sa carrière et lui permet de réaliser *Daratt*. En 2010, avec *Un homme qui crie*, il obtient le prix du Jury au Festival de Cannes.

Résumé du film : Au Tchad, beaucoup ont disparu durant les guerres civiles. Atim (= l'orphelin), 16 ans, vit avec son grand-père aveugle. Un jour la radio annonce la décision gouvernementale (Commission "Justice et vérité") d'une amnistie générale. Atim reçoit un pistolet de son grand-père afin d'exécuter l'homme qui l'a rendu orphelin. Arrivé à N'Djamena, il se fait très vite rouer de coups par des militaires. Le jeune Moussa vient à son aide, l'héberge chez sa tante et l'embarque dans de petits trafics lucratifs. Mais ces petites combines lassent rapidement Atim qui reconnaît en Nassara, le boulanger qui distribue du pain aux enfants du quartier, l'assassin de son père. Après un face à face silencieux, Nassara lui propose une place d'apprenti boulanger. Atim accepte, mais il lui présente toujours un visage fermé. Il se lie avec Aïcha, la jeune femme, enceinte, de son patron. Leur complicité va parfois jusqu'à se moquer de Nassara, qui doit utiliser un appareil pour parler, suite à une blessure reçue à la gorge durant la guerre civile. Atim se charge de la boulangerie lorsque Nassara en est physiquement incapable. Malgré ses tentatives, Atim ne peut jamais se résoudre à se servir de son arme. Aïcha accouche, mais son bébé est mort-né. D'un commun accord Aïcha et Nassara souhaitent adopter Atim qui refuse avec colère. Pour avoir l'accord de sa famille, Nassara suit le garçon qui le mène à son grand-père aveugle. Atim fait agenouiller Nassara et tire en l'air. Le grand-père, croyant Nassara mort, repart, accompagné d'Atim à qui il affirme : "Tu es un homme maintenant".

Préparation de la séance :

Travail sur le titre : "*Daratt*" est évidemment énigmatique. La traduction qui est donnée en sous-titre "Saison sèche", au-delà de sa signification climatique et géographique (Afrique), est assez connotée et permet de formuler des hypothèses sur le film, qui peuvent se relier au travail sur l'affiche.



Travail sur l'affiche :

En deux temps qui peuvent se croiser :

° Description précise et complète de ce que l'on voit (apprendre à observer attentivement) en distinguant les textes (Titre, réalisateur, comédiens, distributeur, équipe technique, producteur, récompenses...) de la partie graphique à analyser comme une image (composition, couleurs...) mais en intégrant les contraintes de communication d'une affiche (arts appliqués).

° Interprétation des données précédentes pour approfondir ce qu'a fourni le titre : formulation d'hypothèses sur le genre, la nature et le contenu du film. Attentes du spectateur.

Cette affiche qui montre un adolescent brandissant son arme laisse supposer un film d'action, sans doute violent. Le paysage, lui, évoque la "saison sèche" du titre.

Préliminaires complémentaires :

On pourra, si nécessaire, présenter succinctement le Tchad (géographie, histoire, colonie française, décolonisation, guerres civiles) et préciser le point de départ : l'amnistie des criminels de guerre annoncée à la radio par la fin des travaux de la "Commission justice et vérité".

Après la projection

Un jeune homme veut retrouver et tuer celui qui a assassiné son père, vengeance légitimée par le fait que l'assassin est un criminel de guerre.

Ce résumé peut apparaître banal, ressortir du "déjà vu" cinématographique. Le travail consistera donc à montrer comment le réalisateur transcende ce point de départ pour donner un très grand film.

Il pourra se faire dans trois directions, évidemment complémentaires :

- une très grande **richesse thématique** qui engage des questions morales fondamentales.

- une **structure** proche de l'épure.

- une très grande **maîtrise de la mise en scène** et du langage cinématographique.

1 - Une très grande richesse thématique :

° Le Tchad et l'Afrique :

Daratt n'est pas un film documentaire, mais en héritier du néoréalisme, MSH inscrit son film dans la réalité contemporaine de son pays et, sans aucun misérabilisme, parle du Tchad et de l'Afrique d'aujourd'hui. On pourra donc travailler sur la géographie (opposition ville/"campagne" en particulier) et surtout sur l'histoire et ses conséquences : colonisation / décolonisation, guerres civiles, déracinement des populations, transformations culturelles (intrusion du portable, affiche publicitaire "Le monde à portée de main", par exemple), misère, omniprésence et toute puissance de l'armée, arbitraire, importance de l'Islam et de la religion, rôle des politiciens, corruption... La matière est abondante et trouve son écho dans l'actualité récente de la région.

° **La vengeance et le pardon :**

Le film pose de façon radicale la question de la vengeance et du pardon. Atim porte le poids de la mission confiée par son grand-père comme une sorte de fatalité, de dette d'honneur. En même temps, malgré ses tentatives il ne peut pas tuer cet homme dont il se rapproche peu à peu, malgré lui. Cette question prend une portée universelle en lien avec celle de la justice et de la vérité (le nom de la "commission" est évidemment très ironique) : comment vivre avec les bourreaux, comment dire non à l'engrenage de la violence, comment mettre fin au bain de sang ? Ces questions concernent l'Afrique mais aussi tous les pays qui connaissent des affrontements civils (Tunisie, Egypte, Syrie, Yougoslavie, la liste est longue, à laquelle on peut ajouter le Cambodge de S. 21, et... la France de la libération.)

° **La recherche d'un père / la recherche d'un fils :**

Le père d'Atim a été assassiné par Nassara deux mois avant sa naissance et on peut supposer qu'il a été élevé par son grand-père, figure imposante du patriarche dans le film (soulignée par son costume traditionnel) que la mort de son fils poursuit. Naturellement, Atim est donc à la recherche d'un modèle paternel proche de lui. Moussa, le petit voyou qui le protège des militaires pourrait être cette figure, mais il est trop jeune et Atim ne se reconnaît pas dans cette petite délinquance.

Nassara, le meurtrier, incarne lui une figure paternelle : âge, autorité, piété, générosité (il distribue du pain), métier (fortement symbolique) qu'il enseigne à Atim. Mais c'est un père impossible pour lequel Atim éprouve fascination et répulsion.

De son côté, Nassara, après le décès de son enfant mort-né, exprime son désir d'enfant, d'un fils, ce qui serait sans doute pour lui une façon de racheter ses crimes en étant enfin aimé.

° **Un parcours initiatique :**

Il s'agit, pour Atim, d'une véritable initiation : découverte de la ville, rencontre avec la tentation - écartée - de la vie facile par la délinquance, recherche du meurtrier de son père, apprentissage d'un métier, mais surtout découverte de lui-même et de la solution pour sortir de l'impasse dans laquelle il se sent enfermé. La fin du film, qui le montre s'éloignant et quittant le plan en guidant son grand-père aveugle permet de penser qu'il a retrouvé son équilibre. Comme dans *Abouna*, l'espoir demeure et la fin est ouverte.

De son côté, Nassara continue sa route vers le rachat jusqu'à l'humiliation finale qui lui montre que le cercle de la violence et de la vengeance peut-être rompu.

° **Une parabole :**

Daratt porte à la fois une histoire singulière qui concerne des individus et une parabole morale et politique qui renvoie à la situation du Tchad et de l'Afrique en général en posant de façon subtile et non manichéenne la question du vivre ensemble après une guerre civile. A cet égard, la figure du grand-père aveugle pourrait être une représentation du pays livré au chaos et à l'aveuglement. Atim, lui, pourrait représenter l'avenir et ses doutes, et ses choix peuvent représenter ceux de toute une population, ou au moins d'une génération nouvelle qui veut rompre avec le passé sans renier ses pères.

° **Les personnages :**

Malgré les remarques qui précèdent qui donnent au film une dimension exemplaire, les personnages ne sont ni simplistes ni monolithiques. Bien que le film soit avare de paroles (voir plus bas la question du point de vue), il construit des personnages riches dont on perçoit les doutes, le questionnement et les attentes.

Atim lutte avec lui-même face à ce qui le déchire : le désir de vengeance et l'impossibilité de tuer. On sent en lui le bouillonnement de la haine et le désarroi face à ce qu'il découvre de Nassara. Il s'abandonne et se relâche avec Aïcha, l'épouse de Nassara qui

pourrait être à la fois une mère, présence féminine absente de sa vie (du moins à ce que l'on en sait) ou une amante (elle est très jeune et séduisante).

Nassara fait preuve d'une dureté et d'une violence contenue qui semble dangereuse, de plus il bat sa femme (hors champ). Mais en même temps il donne aux pauvres, fréquente la mosquée, est brisé par le décès de son enfant. Il n'est pas construit sur le modèle attendu du bourreau, du criminel de guerre méprisable.

2 - Une structure proche de l'épure :

La structure du film est très simple et linéaire. Il est encadré, en boucle, par les deux scènes avec le grand-père : la scène inaugurale où sa mission est confiée à Atim ; la scène finale dans laquelle le jeune-homme accomplit sa mission tout en épargnant Nassara. Entre ces deux scènes le déroulement est chronologique, car ce qui compte, c'est le chemin parcouru par Atim. Les scènes se succèdent avec parfois de fortes ellipses qui peuvent dérouter mais qui permettent d'aller à l'essentiel. Cette rectitude soutient la dimension tragique qui sous-tend l'intrigue : le destin fait trouver à Atim un père dans l'homme qu'il doit exécuter pour obéir à son devoir de vengeance et de justice. Parallèlement, plus le film avance plus l'espace se resserre pour se concentrer dans l'univers de Nassara.

3 - Une très grande maîtrise de la mise en scène et du langage cinématographique :

Elle se lit à différents niveaux, les plus approfondis nécessitant le retour sur des extraits du film à l'aide du DVD.

° Traitement de la couleur : MSH accorde une grande attention à la couleur : paysages, vêtements, linge qui sèche, mur, portes...

° Composition des images : dans chaque plan, le cadre est travaillé pour une composition rigoureuse de l'image. Mais cette beauté formelle de l'image n'est jamais artificielle ; au contraire, elle sert le propos, par sa rigueur. La mise en espace et l'exploitation signifiante des décors (en particulier l'opposition entre l'extérieur - la ville - et l'intérieur - l'espace de Nassara- avec sa frontière récurrente, le mur et la porte en tôle bleue) est parfaitement maîtrisée dans sa rigueur.

° Travail du hors champ : Le film, comme souvent dans le cinéma africain, s'est fait avec des moyens réduits et dans des conditions relativement précaires. Mais cette contrainte est transcendée par MSH qui invente des solutions pour filmer ce qu'il ne peut pas reconstituer, et qui, sans doute, n'aurait en fait rien apporté. Par exemple, l'idée de restituer la manifestation de protestation contre l'amnistie, au début du film, par des coups de feu d'arme automatique hors champ perçus par le grand père aveugle. Puis de montrer Atim, seul dans une rue dont le sol est jonché de sandales, traces de la fuite des manifestants devant la répression, en une sorte de concentré symbolique de la violence dans cette image signe. De même les deux scènes de bastonnade (Atim puis le militaire) laissent les coups dans le hors champ.

Au-delà, le film travaille en permanence sur le hors champ : ainsi, dans les scènes de fabrication du pain, lors de l'apprentissage d'Atim, la caméra reste le plus souvent sur les visages, sur les bustes. Ce n'est pas un documentaire sur la boulangerie en Afrique mais sur l'affrontement de deux hommes ! Et on perçoit physiquement la peine du travail, la sueur qui coule sur la peau.

° Point de vue : MSH privilégie le point de vue externe. Ce sont les gestes, les comportements des personnages qui signifient leurs sentiments, leurs pensées. Par exemple quand Atim manipule son arme ou essaie de viser Nassara. On observe ainsi la chorégraphie muette des deux personnages principaux qui se jaugent, se mesurent, se frôlent, s'affrontent. Les corps filmés en plans serrés sont très présents.

° Silence : corollaire du choix dominant de point de vue, dans *Daratt*, la parole est rare. Les dialogues sont réduits à l'essentiel. Cela est renforcé par la très belle idée de faire parler Nassara à travers un appareil - nécessaire suite à sa blessure à la gorge - qui modifie sa voix : sa parole prend ainsi un relief étrange et fort. Face à cette parole raréfiée, les sons et les bruits de l'ambiance, du quotidien prennent toute leur place d'autant que la musique est presque totalement absente, fait rare dans un film et qui souligne la volonté du réalisateur d'épurer son œuvre. Le seul moment musical survient avec la chanteuse (musique d'écran) dans le bar où Atim retrouve le militaire qui l'a menacé.

° Cette ensemble de caractéristiques pourrait laisser croire à un regard superficiel que le film est lent, reproche rebattu fait au cinéma d'auteur, en particulier africain. En fait, il n'en est rien. Un regard attentif découvre un film dynamique dont le montage crée son propre rythme comme une nécessité. Les choix de mise en scène imposent d'observer les visages et de savoir demeurer quelques instants sur un espace que le personnage vient de quitter pour introduire une respiration, d'autant que les ellipses sont fortes entre les scènes.

Conclusion :

Daratt est donc un grand film. Sans doute, a priori, éloigné du genre de films que les lycéens sont censés "consommer". Mais il n'est ni rebutant, ni ennuyeux et surtout pas "lent" avec tout ce que ce qualificatif peut porter de négatif. Pour peu qu'on prépare les élèves à se poser les bonnes questions, il peut les intéresser de façon forte. Les thématiques de la filiation et de l'épreuve initiatique peuvent permettre de le confronter aussi bien à *Tetro* qu'à *Broadway* ou *Grizzly Man*.

David Aubril, Lycée Chevrollier, Angers
Christine, Gourit, Lycée Blaise Pascal, Segré
Gaëlle Lebrenn, , Lycée Gabriel Deshayes, Saint Gildas des Bois
Yan Rambaud, Lycée Pierre Masson, Nantes
James Vidal, Lycée Perseigne, Mamers